NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

106 N° 6 1984

Les mouvements spirituels contemporains

Claude DAGENS ((Mgr))

p. 885 - 899

https://www.nrt.be/es/articulos/les-mouvements-spirituels-contemporains-895

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Les mouvements spirituels contemporains

JALONS POUR UN DISCERNEMENT

Le problème à traiter ici est complexe [1]. Pour un ensemble de raisons que les termes eux-mêmes ont le mérite de signaler.

Il s'agit tout d'abord de *mouvements* et non de *traditions*. La tradition fait appel à une longue histoire, avec un fondateur ou une fondatrice, des textes de référence, une pratique plus ou moins longue et surtout un lien durable et éprouvé avec l'Eglise. C'est justement le recul et l'épreuve du temps, à travers l'Eglise, qui permettent de parler de « tradition » ou d'« école ». Un mouvement contemporain exclut par définition un tel recul. Il s'agit de ce qui est encore à l'état naissant, plus ou moins affirmé, peut-être sans lendemain, sans expressions et sans supports institutionnels, en tout cas : une « mouvance », autant qu'un « mouvement ».

Mais, d'un autre côté, si l'on peut parler de « mouvements spirituels contemporains », en Occident, c'est dire que nous ne sommes pas seulement dans une situation de vide ou de désert spirituel. Il y a des recherches, plus ou moins tâtonnantes, en deçà de toute formulation, où l'on peut et où l'on doit reconnaître un certain travail de l'Esprit Saint. Au cœur même du vide spirituel, de l'insignifiance du travail ou des relations humaines, on perçoit, notamment chez des jeunes, la quête de quelque chose d'autre, qui est à la fois un refus élémentaire de la sécularisation et un élan vers Dieu comme source et sens de la vie. Ces « mouvements », qu'ils soient ou non structurés ou institués, sont au moins le symptôme de cette espèce de *réveil spirituel,* qui est plus qu'un retour du religieux.

Certains seront peut-être tentés de rapprocher pour les comparer ou les opposer « *mouvements spirituels* » et « *mouvements*

1. Cet article reprend le texte d'un exposé destiné à des maîtres et maîtresses des novices de congrégations apostoliques et contemplatives, dans le cadre d'une session organisée par l'USMF (Union des Supérieures majeures féminines) et le CPR (Comité permanent des religieux) en France, en mars 1984.

politiques ». Dans les deux cas, il s'agit de faire bouger, de mettre en mouvement des hommes et des femmes, des libertés humaines, en fonction d'un projet, en proposant un certain nombre d'orientations. Beaucoup n'hésiteront pas à préciser l'analyse, en disant que là où les projets politiques échouent à « changer la vie », des projets spirituels ont plus de chances de réussir. On pensera même quelquefois que la séduction actuelle du « spirituel » correspond à la déception éprouvée, après 68, devant les échecs de la politique à maîtriser la crise.

La réalité est probablement moins simpliste. Il ne semble pas que nous nous trouvions aujourd'hui devant une génération « spirituelle » qui succéderait à une génération « politique ». On constate plutôt que, dans le même mouvement, des jeunes sont attirés par « la lutte et la contemplation », le désir de prier et le souci de la justice dans le monde. Ce qui est vrai, et peut-être nouveau, c'est que l'on ne met pas d'opposition entre la recherche de Dieu et le souci des pauvres, le sens des personnes et la passion du collectif.

Pour être tout à fait honnête, il faut cependant ajouter ce fait : le mot d'ordre dominant d'aujourd'hui n'est pas tellement de *rejoindre le monde*, mais plutôt de *s'enraciner en Dieu* et en soi-même selon Dieu. De sorte que, parfois, le passage à opérer et, pour les formateurs, à guider est le passage qui va de Dieu au monde, plutôt que le passage qui va du monde à Dieu. Si l'on met Dieu en haut et le monde en bas, disons que la spiritualité dominante dans bien des courants contemporains est plutôt descendante qu'ascendante.

Quels sont donc ces « *mouvements spirituels contemporains* » ? J'aurais peur d'être injuste et partial, ou mal informé, en n'en citant que quelques-uns. Chacun pense évidemment à ces groupes ou communautés, plus ou moins stables, qui se réclament du « Renouveau charismatique ». Et il est vrai qu'ils représentent une réalité notable et significative. Mais il faudrait évoquer aussi Taizé, les Focolari, les Foyers de charité, les diverses formes de fraternités monastiques et apostoliques, les courants de spiritualité mariale. Je ne sais si je dois mentionner les fondations inspirées par le Père de Foucauld, ou les groupes issus du renouveau missionnaire des années 40 à 50.

Il est clair qu'il n'y a pas à chercher un dénominateur commun. Simplement, il faut redire que notre époque, qui est marquée par

des dépérissements et des relâchements, voit naître des phénomènes inattendus de réveil et de renouveau [2].

Le problème qui est posé aux formateurs et formatrices n'est pas de mettre des étiquettes. Bien au contraire, il consiste plutôt à ne pas comparer trop vite ce qui serait traditionnel et ce qui serait nouveau, mais au contraire à exercer un *discernement effectif* qui comporte forcément un double aspect :

— tenir compte des « nouvelles mentalités » spirituelles, au lieu de les rejeter ou de les soupçonner a priori : on peut estimer que l'Esprit de Dieu nous dit quelque chose d'important à travers ce qui vient nous surprendre, et parfois nous heurter. C'est là un acte de foi primordial en la liberté de l'Esprit qui « souffle où il veut » ;

— apprendre aussi à ceux et celles qui viennent vers nous, même s'ils viennent de loin, à entrer dans l'histoire d'un institut, d'une congrégation, et donc à habiter des formes héritées du passé.

C'est en fonction de cette tâche primordiale d'éducation que je vais maintenant tenter de dégager les traits dominants de ces « spiritualités » contemporaines et les questions théologiques qu'elles posent. Je m'efforcerai aussi de souligner les points qui réclament une attention et une éducation spirituelle particulières.

Je voudrais procéder à ce « discernement » *à partir d'une hypothèse* que j'exprime en forme de question : ces multiples « mouvements spirituels » contemporains ne sont-ils pas porteurs d'une très riche *pédagogie* de l'expérience spirituelle, trop souvent séparée d'une véritable *théologie* spirituelle ? Il y a une richesse indéniable dans les chemins qui s'offrent pour la recherche de Dieu, pour l'initiation à la prière, pour l'exercice d'une vie selon l'Evangile. Ces chemins témoignent d'une vitalité renouvelée. Mais cette vitalité ne porte-t-elle pas trop souvent sur les moyens, ou même les techniques propres à la vie spirituelle ? Peut-on se contenter de ces pédagogies plus ou moins nouvelles ? Si l'on veut éviter le risque de l'improvisation et des voies sans issue, n'est-il pas indispensable d'appuyer la pédagogie sur une théologie ? Ne doit-on pas au moins discerner les enjeux propres à ces réveils

2. Cf. le livre récent *Les mouvements dans l'Eglise*, coll. Le Sycomore. Série Chrétiens aujourd'hui, 10, Paris, Lethielleux ; Namur, Culture et Vérité, 1984, qui rend compte du congrès organisé à Rome en septembre 1981 avec une vingtaine de mouvements de spiritualité apostolique.

spirituels, si l'on ne veut pas se contenter d'*expérimentations* plus ou moins durables ?

C'est en raison de cette hypothèse que, dans une première partie, je mettrai en relief les points forts de ces « spiritualités » actuelles et que, dans une seconde partie, plus brève, mais non moins importante, je dégagerai des questions proprement théologiques qui me semblent déterminantes pour l'avenir.

I. - Traits dominants des « mouvements spirituels contemporains »

J'insisterai sur trois traits qui me paraissent dominants. Le premier concerne le *point de départ* : il s'agit de l'affirmation de l'identité chrétienne à partir de la conversion. Le second concerne le *cadre* où se développe l'expérience spirituelle : il s'agit de l'environnement communautaire, avec une certaine personnalisation des références. Le troisième concerne l'*exercice du discernement* : il s'agit de la manière de comprendre l'action de Dieu en l'homme et dans le monde.

1. *Une affirmation de l'identité chrétienne à partir de la conversion*

Il s'agit là d'*un fait*, à la fois culturel et spirituel. Un nombre relativement important de jeunes garçons et filles qui envisagent la vie religieuse sont plus ou moins des *convertis*. Certains viennent de mondes étrangers à la foi ; ils ont été façonnés par des expériences multiples sans rapport avec l'univers chrétien. D'autres appartiennent à des familles croyantes, mais la référence à la foi familiale n'a pas toujours été déterminante. Dans la plupart des cas, leur foi est liée à une expérience personnelle de rencontre avec Dieu, le Christ ou l'Esprit Saint. Cette expérience a provoqué une réorientation en profondeur de leur vie. Cette espèce de « conversion » initiale, en forme d'illumination contemplative ou de libération intérieure, va imprégner toute leur vision de l'univers religieux. Ils attribuent un grand rôle à l'initiative de Dieu, du Christ ou de l'Esprit Saint. Ils souhaitent trouver dans l'Eglise ce climat de découverte, cette « ambiance catéchuménale », qui marque leurs propres débuts. Ils adoptent assez spontanément une « attitude plus attestataire » que « contestataire », comme l'écrit

Mgr Emile Marcus dans son rapport sur le Renouveau spirituel [3]. Ils sont amenés à situer leur engagement dans la vie religieuse sous le signe de cet éveil plus ou moins inattendu que Dieu a suscité en eux. Ils conçoivent leur propre vie spirituelle comme le prolongement de leur conversion initiale, comme l'épanouissement de ce qu'ils ont perçu au départ : parfois dans le sens d'une rupture avec leur façon précédente de vivre, parfois dans le sens d'un service et d'une solidarité avec telle ou telle catégorie d'hommes. Quant à la dimension apostolique, missionnaire, ils la verront davantage comme l'exigence d'annoncer à d'autres cette réalité et ce don de Dieu dont ils ont eux-mêmes bénéficié.

Je crois qu'il faut d'abord prendre acte de cette *valorisation de l'expérience spirituelle de conversion.* En renonçant à la soupçonner a priori. Elle présente une double signification élémentaire. D'un point de vue culturel, elle exprime une critique plus ou moins explicite de la sécularisation : il n'est pas étonnant qu'une forte affirmation de Dieu et de la foi en Dieu succède à un certain silence sur Dieu ou même à une certaine peur de croire en lui. D'un point de vue spirituel, il faut constater un phénomène majeur : *la vie spirituelle apparaît comme le terrain primordial du discernement spirituel.* La vie spirituelle : et non pas simplement la vie psychologique ou la vie de relations. Nous aurions tort de nous plaindre de cette remise en valeur de l'expérience proprement spirituelle, en tant que conduite par Dieu et par son Esprit Saint.

Mais des formateurs ont aussi le droit et le devoir de s'interroger. Notamment sur deux points :

a. *Le rapport naturel-surnaturel.* Il serait évidemment absurde de réduire la vie spirituelle à des éléments d'ordre psychologique (complexes, refoulements) ou sociaux (milieu d'appartenance, cadre familial). Mais il serait tout aussi discutable de vouloir occulter ces éléments, sous prétexte qu'un discernement portant sur la vie spirituelle serait suffisant. Il faut ici se rappeler que le champ d'action de l'Esprit Saint, dans un sujet personnel, c'est sa liberté, avec toute la complexité qui la caractérise dans ses racines et dans son histoire. Constamment, des éducateurs doivent avoir le souci

3. *Lourdes 1982,* Paris, Le Centurion, p. 170 s.

d'encourager des jeunes à ne pas isoler le travail de Dieu en eux, mais à laisser ce travail s'accomplir dans toutes les zones de leur existence. La vie spirituelle n'est jamais un secteur séparé d'une existence humaine, mais la totalité de cette existence saisie et transformée par Dieu.

b. *La place des épreuves de la foi.* L'élan des débuts peut donner l'illusion que la vie spirituelle est un dynamisme permanent, une espèce d'épanouissement sans obstacles. De sorte que, quand surviennent les obstacles, le découragement est proche. Tous les éducateurs savent le caractère généreux, mais fragile, de beaucoup de jeunes. Il s'agit donc d'aider à discerner dans les obstacles, venant de l'intérieur ou de l'extérieur, de véritables épreuves de vérité : des épreuves qui vérifient la foi elle-même. Vécues dans la foi, les difficultés peuvent devenir des moments de maturation profonde pour la liberté. La foi elle-même peut en être tranformée radicalement : au lieu de rester un élan plus ou moins irrationnel, elle devient un engagement lucide, une décision qui concerne la totalité de l'existence. Les crises elles-mêmes sont alors des discernements : elles opèrent la séparation entre ce qui ne provenait que d'une autoconviction et ce qui s'enracine dans l'appel de Dieu à l'intérieur d'une liberté humaine. Là réside peut-être la « seconde conversion », la plus décisive : celle où l'être humain livre vraiment sa vie à Dieu, « la perd pour la trouver ».

2. *Communion et personnalisation*

A. Phénomènes observés

Autre trait dominant des spiritualités contemporaines : l'expérience spirituelle, placée sous le signe de la conversion, appelle aussi une *communion.* Ces convertis ne sont pas des individualistes : ils ont souvent une mentalité de pionniers et, pour explorer les voies nouvelles qui s'ouvrent à eux, ils attendent l'appui et le soutien réguliers d'un groupe à taille humaine, d'une *fraternité* qui partage leur expérience et leur idéal.

On peut constater sans peine qu'ils sont assez méfiants à l'égard des institutions « lourdes », qu'il s'agisse de l'Etat ou de l'Eglise. Ils ont parfois souffert de l'impersonnalité des relations sociales : ils aspirent donc à trouver dans le Corps du Christ des liens vraiment personnels, une ambiance fraternelle. Et cette aspiration ne se réduit pas à une demande psychologique ou sociale : il s'agit aussi de faire apparaître l'Eglise comme un ensemble cohérent où

l'Esprit Saint suscite et entretient l'ouverture aux frères et aux sœurs.

La vie religieuse sera donc envisagée comme une expérience de vie fraternelle, enracinée dans la prière, l'adoration, le témoignage et le service. Ceci est évidemment une critique plus ou moins consciente des grandes congrégations, où l'on ne se connaît pas personnellement et où chacun pourrait s'installer à son compte. Plus profondément, cette exigence de communion repose sur une conviction très concrète ; si la mission de l'Eglise consiste à annoncer au monde l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ, cette mission demande le témoignage de communautés qui vivent effectivement de cet amour, à travers les relations quotidiennes comme à travers des engagements sociaux. La vie consacrée « constitue une affirmation prophétique de la valeur suprême de la communion avec Dieu et entre les hommes » : cette formule du document de Puebla (n° 742) rejoint certainement bien des aspirations contemporaines.

C'est en raison de cette forte exigence de communion que le discernement s'exercera souvent de manière communautaire : c'est la communauté comme telle qui sera porteuse des appels et des indications de l'Esprit. Bien des groupes qui se situent dans la mouvance du Renouveau pratiquent assez habituellement ce discernement communautaire : il s'agit de discerner les charismes de chacun et de leur permettre de s'exercer en vue du bien commun. Mais d'autres instituts, sans être liés au Renouveau, reconnaissent aussi l'importance du principe communautaire de discernement : si des hommes ou des femmes sont liés par la même obéissance à un projet commun, pourquoi ne leur serait-il pas donné par l'Esprit d'être responsables les uns des autres et donc de s'aider effectivement à obéir à Dieu ?

A cette forte insistance communautaire s'ajoute souvent une personnalisation marquée de l'autorité effective et des références qui orientent la vie du groupe ou de l'institut : plus le groupe est réduit et plus, par la force des choses, il devient difficile de distinguer le for interne et le for externe. De sorte qu'il peut arriver que des responsables de communauté doivent assumer de multiples tâches et notamment celle de l'éducation spirituelle : les maîtres ou maîtresses de novices ne disposent plus alors d'une liberté suffisante pour exercer leur mission. Tout part d'une per-

sonnalité charismatique en qui se concentre l'autorité. Une forte communion appelle souvent cette forte personnalisation.

Ce phénomène n'est pas totalement négatif : il est bon que des projets spirituels soient incarnés par des hommes ou des femmes qui y consacrent totalement leur existence personnelle. Et d'ailleurs, les saints et les saintes sont parfois de ces hommes ou de ces femmes à qui Dieu a donné d'exercer pour leurs frères et sœurs un charisme nouveau ou appelé à s'exprimer dans des formes nouvelles. Que l'on songe à François d'Assise, à Thérèse d'Avila, à Vincent de Paul, et à bien d'autres fondateurs et fondatrices.

B. Conditions d'un discernement équilibré

Ces éléments de communion et de personnalisation peuvent évidemment donner lieu à des exagérations ou même à des déviances. Je n'ai pas ici à examiner ces multiples déformations toujours possibles dans l'histoire des instituts religieux, Je préfère mettre en relief deux autres éléments indispensables pour un discernement aussi équilibré que possible : *l'intégration de la solitude personnelle* et *l'appel à la mémoire collective de l'institut.*

L'expérience d'une certaine impersonnalité des relations humaines engendre une grande soif de communion. Mais la communion dans la vie religieuse ne peut jamais exclure la *solitude* : il s'agit là d'une dimension constitutive de la liberté personnelle. L'Esprit Saint n'oblige jamais personne à se fuir soi-même soit du côté de Dieu, par une contemplation, qui serait alors une évasion, soit du côté des autres, par une générosité qui serait aussi illusoire. La consécration à Dieu et aux autres, selon le charisme spécifique d'un institut, doit au contraire permettre à chacun de s'assumer loyalement devant Dieu et d'engager sa liberté dans un travail conforme au charisme de l'institut. Un tel engagement de la liberté implique toujours une part de solitude : chacun est irremplaçable pour dire « oui » et discerner à quoi Dieu l'appelle. Les difficultés viendront normalement approfondir cette solitude : elles pourront alors jouer leur rôle d'épreuves spirituelles, qui font mûrir la liberté.

Il est indispensable que des formateurs spirituels encouragent à faire cet apprentissage de la solitude, au cœur même de la communion et dans le cadre d'une vie fraternelle. Peut-être qu'alors des illusions vont se dissiper, des rêves d'harmonie permanente s'estomper. Tant mieux : la distance qui s'établit ainsi au sein des

communautés va dans le sens du réalisme spirituel. Elle place chacun devant le grand mystère du Dieu vivant, et aussi devant le mystère des autres et de soi-même.

Second élément à ne jamais minimiser : la *mémoire collective d'un institut*. Il ne s'agit pas seulement de faire l'histoire de la congrégation, avec la biographie du fondateur ou de la fondatrice. Il s'agit d'un travail *théologal* beaucoup plus qu'historique : pas seulement un souvenir du passé, mais un *mémorial des événements fondateurs*. Comment Dieu a-t-il pris l'initiative de faire surgir dans l'Eglise un charisme nouveau, à travers la vie personnelle d'un homme ou d'une femme solidaire de son milieu, de son époque ? C'est dans cette perspective qu'il faut toujours aller aux sources : non pas pour revenir en arrière, mais pour être accordé au travail de Dieu, au don de l'Esprit Saint inscrit dans une histoire. Cette « mémoire des événements fondateurs » fait apparaître la manière d'agir de la grâce de Dieu : elle passe à travers une famille, une souffrance, une époque, une volonté personnelle. Elle ne tombe pas d'en haut : elle vient d'en haut, du Dieu très Saint, et elle travaille en bas, en nous, dans un terroir, à travers une langue, un milieu social, une situation particulière faite aux enfants, aux malades, aux gens âgés, à telle ou telle catégorie de pauvres.

La figure du fondateur ou de la fondatrice, même récents, n'apparaît donc pas en dehors des réalités de l'histoire. Au contraire : tous les éléments personnels sont mis au service d'une mission, d'un charisme qui doit contribuer à la croissance de l'Eglise, qu'il s'agisse de l'éducation des jeunes, de la solidarité sociale, ou de la contemplation. Il est très important que le discernement spirituel comporte ce sens de la continuité historique : chaque novice est appelé à inscrire sa vie personnelle dans le sillage d'une histoire. Cette histoire commence par un appel personnel de Dieu, adressé à un homme ou une femme, et la réponse à cet appel donne vie à des structures et à des tâches précises : la dimension structurelle, institutionnelle, est inséparable de la dimension personnelle, et toutes deux font partie de la même histoire.

3. *Le discernement de l'action de Dieu*

Il s'agit maintenant de préciser ce qu'il y a d'original ou de nouveau dans la manière dont les spiritualités contemporaines discernent l'action de Dieu dans l'homme et dans le monde. Ce

que je dirai dans cette troisième partie fera davantage appel à des tendances qui se sont manifestées dans une période relativement récente, depuis une vingtaine d'années, plutôt après le Concile Vatican II.

A. Pour aller à l'essentiel, il me semble que le discernement porte aujourd'hui beaucoup *plus sur la relation entre Dieu et l'homme que sur la relation entre l'Eglise et le monde*. Ce que l'on cherche à discerner, ce n'est pas d'abord des tâches qu'il faudrait accomplir, mais plutôt des orientations, des indications venant de l'Esprit Saint. La question préalable au discernement n'est pas tellement : « Que dois-je faire ? » ou « Que devons-nous faire ? », mais plutôt : « Qui suis-je ? Que dois-je devenir ? ». Le souci primordial est moins de trouver une place spécifique dans l'Eglise que d'orienter sa vie selon Dieu.

A ce déplacement du terrain de l'action au terrain de l'*être* et de la *liberté*, il faut peut-être rattacher la référence à l'Esprit Saint, qui est souvent plus marquée que la référence au Fils, à Jésus-Christ. Avant de donner une forme précise à sa vie, une espèce d'incarnation, on invoque la présence de Dieu en l'être humain comme source transcendante de liberté. Peut-être faut-il parler d'une vision plus ontologique de la vie spirituelle : il s'agit d'être selon Dieu avant d'agir de telle ou telle manière. La mission à remplir ne sera que l'aboutissement de cette découverte initiale. La relation à Dieu précède toute fonction à assumer dans le cadre d'un institut.

B. A ce caractère primordial de la relation entre Dieu et l'être humain se rattachent *des convictions assez nettes au sujet de l'être humain*, ou du moins des présupposés.

Dieu est perçu assez généralement *dans sa transcendance, dans sa liberté souveraine*, souvent liée à l'Esprit Saint qui « souffle où il veut ». Il y a une priorité absolue de l'action de Dieu qui précède l'action de l'homme. Dieu se révèle, Dieu se donne, Dieu parle, Dieu vient : on n'hésite pas à employer ces verbes à l'actif et au présent. Après une période de relatif silence et parfois de crainte, on constate une volonté plus marquée de confesser l'initiative de Dieu : c'est le Père qui appelle, c'est le Fils qui vient vers nous, c'est l'Esprit qui anime notre liberté. L'exercice du discernement spirituel s'exerce sans réticences. Ce qui ne veut pas dire sans prudence : car si l'on affirme ainsi cette présence de Dieu, on

n'oublie pas, le plus souvent, que Dieu seul sonde les reins et les cœurs et que le Royaume de Dieu échappe à la seule saisie humaine.

Le domaine où l'on discerne cette action prioritaire de Dieu, c'est l'homme, ou plus exactement l'*intériorité humaine*, plutôt que le monde. Le discernement appelle à sonder les profondeurs de l'homme et, de ce point de vue, les découvertes de la psychologie convergent avec les tendances de la spiritualité : le sujet humain est irréductible, inépuisable. Rien d'humain ne peut le limiter : il est ouverture à l'infini, béance, aspiration à l'Absolu.

Ces profondeurs de l'intériorité humaine sont perçues dans une *perspective assez dramatique* : on parle souvent de blessures, de traumatismes, de souvenirs douloureux. C'est le langage de Taizé aussi bien que du Renouveau. L'homme spirituel n'est pas d'abord un homme sûr de lui et de sa liberté, mais plutôt un être inquiet, fragile, qui mesure les conditionnements de sa liberté. Il doit livrer des combats, il est en état de lutte intérieure. Le discernement, avant de pacifier, tente de faire apparaître les éléments de cette lutte : ce qui vient de Dieu, ce qui vient de l'homme et ce qui peut venir d'influences démoniaques. La vie spirituelle est souvent examinée comme le développement complexe en l'homme des « puissances » qui dépassent l'homme. Discerner, c'est donc aussi armer la liberté de l'homme dans cet affrontement plus ou moins dramatique, qui exige des choix et du courage.

Par ailleurs, le discernement qui porte sur le monde est assez homogène à celui qui concerne l'intériorité personnelle : le monde est vu, dans la perspective johannique, comme le lieu des résistances à Dieu, comme le théâtre d'un drame où l'Esprit Saint a un rôle décisif. Satan, après avoir été passé sous silence, réapparaît alors comme un élément de ce conflit : on parle volontiers des « forces du mal » et des « forces du bien ». Ce n'est pas forcément du manichéisme : c'est d'abord la conscience que le monde n'est pas neutre, qu'il est traversé par les mêmes antagonismes que la liberté humaine. Il s'agit de mettre chacun en état d'alerte spirituelle, comme le faisait l'apôtre Paul dans ses lettres.

C. Ce type de discernement, centré sur la relation de l'homme à Dieu et marqué par cette perspective dramatique, se veut profondément *traditionnel*. C'est un trait notable de la plupart de ces spiritualités contemporaines : elles ne négligent pas les sources de la vie spirituelle, soit du côté de l'Ecriture Sainte, soit du côté

de l'histoire de l'Eglise. Ces nouveaux courants se veulent enracinés dans une longue tradition biblique et ecclésiale. Mais, là encore, il y a des choix, des accentuations plus marquées.

L'Ancien Testament n'est pas du tout perdu de vue au profit du seul « Evangile ». Au contraire, les racines juives de la spiritualité chrétienne sont fortement soulignées. Les théophanies sont souvent évoquées, qu'il s'agisse de Jacob, de Moïse, d'Elie. L'expérience des prophètes est mise en relief, plus que la littérature de sagesse : les prophètes attestent l'irruption de Dieu dans l'histoire, souvent dans un contexte dramatique.

Quant au Nouveau Testament, on en retient volontiers des lieux et des moments, qui indiquent la manifestation du Christ ou de l'Esprit plutôt que l'incarnation de Dieu : l'Annonciation, la Transfiguration, Emmaüs, la Pentecôte. C'est du côté du mystère pascal et de l'événement pentecostal que l'on trouve les fondements de la vie spirituelle. Là encore, on retrouve le mouvement qui va plutôt de Dieu à l'homme que de l'homme à Dieu.

Quant à l'histoire de l'Eglise, on en retient d'une façon privilégiée la période des origines : moins à cause de l'affrontement missionnaire au monde païen qu'à cause de l'élan contagieux de la foi et de l'évangélisation, sous la mouvance de l'Esprit. Pour la suite, si l'on admet que l'Esprit Saint n'est pas resté inactif entre le premier et le vingtième siècle (certaines déclarations semblent en douter), on s'intéresse surtout aux périodes de crises, de difficultés ou de fondations, là où surgissent des figures charismatiques d'hommes et de femmes en qui la sainteté apparaît comme une force historique : Benoît de Nursie, François d'Assise, Thérèse d'Avila, Ignace de Loyola... Chez ces grands saints, on relève ce qu'ils ont été, ce qu'ils ont pensé, comment ils ont été conduits par Dieu, plutôt que ce qu'ils ont fait : c'est le caractère charismatique de leur personne et de leur pensée qui fascine, au moins autant que leurs réalisations institutionnelles.

Cette façon de lire la Bible et l'histoire de l'Eglise est certainement révélatrice : elle montre que nous sommes à une époque de foi plus libre, moins craintive, moins compliquée, en la puissance de Dieu qui est capable de créer du neuf au milieu des remous de l'histoire. Certes, cette vision des choses est parfois naïve, ou sentimentale, ou incomplète. Elle atteste en tout cas le souci de s'insérer dans la grande Tradition spirituelle de l'Eglise, des prophètes, des apôtres, des martyrs, des Pères, des saints et des saintes. Il y a là, fondamentalement, des raisons d'espérer.

II. - Questions théologiques

Il ne m'appartient pas de tirer des conclusions, ni de proposer des orientations. Je voudrais seulement esquisser, pour finir, quelques-unes des principales questions théologiques posées par ces nouveaux courants spirituels. Il me semble que ces tendances de la spiritualité contemporaine obligent à s'interroger dans trois domaines : Quelle image de Dieu ? — Quel rapport à l'Eglise ? — Quel sens de l'histoire ?

1. Que *Dieu* soit perçu dans sa *transcendance*, dans sa liberté, dans son initiative, cela me semble évident. Mais cette transcendance est presque aussitôt comprise comme *présence*, comme influence plus ou moins immédiate, s'emparant d'un être humain.

Ne faudrait-il pas aussi reconnaître que la transcendance de Dieu le laisse à *distance* de nous ? Avant de nous envahir et de nous saisir, il nous respecte : et le respect dit à la fois la distance et la confiance. Je pense parfois que ces nouveaux convertis auront à découvrir que le mystère du Dieu d'Abraham, de Jacob, de Marie et de Pierre ne se révèle pas seulement dans l'intensité d'une présence : il est aussi profondeur insondable ; il demeure toujours au-delà de nos prises.

Et, d'autre part, s'il est positif d'être sûr de son action efficace en nous, il ne faudrait pas que cette action soit au détriment de la liberté des croyants. Les grands élans mystiques peuvent être trompeurs. La présence de Dieu n'enferme jamais l'être humain, au point de le rendre inattentif aux choses de la vie quotidienne. Attention à cette emprise envahissante de Dieu ! N'est pas Thérèse d'Avila ou Séraphin de Sarov qui veut ! Plus Dieu agit en nous, le vrai Dieu, plus notre liberté se déplie, se déploie, s'ouvre, se simplifie.

2. Quel *rapport à l'Eglise ?* A *quelle Eglise ?* C'est sans doute une question cruciale. Pour beaucoup des jeunes d'aujourd'hui, l'Eglise est lointaine. *Ce n'est plus l'Eglise qui les conduit à la foi. C'est l'expérience spirituelle.* Cette évolution peut être très positive. Mais elle n'exclut pas une *initiation* au mystère de l'Eglise, à l'Eglise comme don de Dieu.

Cette initiation demande des conversions, parfois très profondes. L'Eglise n'est pas un spectacle que l'on observe de l'extérieur, et où l'on aurait le droit de dire : cela me plaît, cela ne me plaît

pas. L'Eglise ne se réduit pas non plus au groupe et à la communauté que l'on se choisit soi-même, parce qu'on pense y être spontanément accordé. L'Eglise est d'abord donnée, reçue. Ce n'est pas la projection de nos rêves spirituels de beauté, d'efficacité ou de communion. C'est cette Epouse du Christ, qui est parfois souffrante et même malade. Mais ce n'est pas une raison pour l'abandonner. Il faut du temps pour s'initier au mystère de l'Eglise, pour apprendre à aimer l'Eglise, comme un mari aime sa femme et la femme son mari.

C'est la prière qui pourra être le lieu de cette progressive initiation. Il s'agira d'apprendre non plus la prière pour la prière, mais la *prière apostolique :* au lieu de prier pour prier, prier à la manière de Paul, lorsqu'il rend grâces ou qu'il supplie pour les croyants d'Ephèse ou de Corinthe, faibles et forts, auxquels il est lié de tout son être. Là, devant Dieu, dans la puissance douce de l'Esprit, en communion avec Jésus, la prière devient à la fois dialogue, silence, lutte, intercession : tous les cris de la vie, toutes les passions des hommes, tous les visages, toutes les rencontres y trouvent place et peuvent y être transfigurés. C'est là que naît l'Eglise, enracinée dans la présence de chacun à Dieu.

3. Quel *sens de l'histoire* ? Il est bon de découvrir *l'action de Dieu dans la durée intérieure*, dans la mémoire. Il est possible aussi de découvrir cette *action dans l'espace de la grande histoire* des hommes et des peuples. Attention aux schémas dualistes qui ne mettent Dieu que du côté de l'intériorité personnelle et décrètent qu'il est absent du monde dit extérieur : ce ne serait certainement pas l'avis de saint Augustin, qui est l'auteur de la *Cité de Dieu* autant que des *Confessions*.

J'ose émettre encore cette hypothèse : il nous manque aujourd'hui une *théologie spirituelle de l'histoire* qui nous apprendrait à lire les signes des temps avec la même ardeur que nous lisons les signes d'une évolution personnelle. Le monde n'est pas sous le pouvoir de Satan. Il reste le monde des hommes, créés par Dieu et aimés de Dieu. Comme tel, ce monde reste ambivalent : lieu de la grâce et du péché, lieu de la liberté et des conditionnements, lieu de l'égoïsme et lieu du don de soi.

Thérèse d'Avila, Ignace de Loyola, et bien d'autres saints et saintes, n'ont pas « satanisé » le monde pour s'en isoler ou pour le combattre. Ils ont appris à le regarder avec le regard du Père qui n'a de mépris pour aucune de ses créatures et qui envoie in-

lassablement son Fils, par le ministère de l'Eglise, pour « chercher et sauver ce qui était perdu » (*Lc 19*,10).

Il est de la responsabilité des formateurs et formatrices d'encourager à ce discernement *large*. Large : c'est-à-dire qui croit et qui espère qu'aucune situation humaine, aucune zone d'humanité, aucun moment de l'histoire, ne peuvent échapper à l'Amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ. Selon la forte affirmation de l'apôtre Paul dans sa lettre aux Romains : « Oui, j'en ai l'assurance, ni mort, ni vie, ni anges, ni principautés, ni présent, ni avenir, ni puissances, ni hauteur ni profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'Amour de Dieu manifesté dans le Christ Jésus notre Seigneur » (*Rm 8*,38-39).

Je sais très bien que, parfois, une pensée en forme de tentation nous traverse : et si nous allions être les derniers ! Les derniers adeptes de formes spirituelles dépassées, déjà concurrencées par ces nouveaux courants qui semblent avoir pour eux l'avenir !

L'avenir appartient à Celui qui nous conduit. Mais nous pouvons être sûrs d'une chose : nous ne préparerions pas l'avenir si nous renonçions à faire vivre et à faire valoir ces instituts et ces congrégations auxquels nous sommes attachés. Ils n'ont pas pour eux les promesses de la vie éternelle. Mais ils sont les nôtres aujourd'hui. Le problème n'est pas de savoir combien d'années il nous reste à vivre. L'exigence est de vivre l'aujourd'hui de Dieu, en permettant aux nouveaux courants spirituels de nous renouveler nous aussi. L'exigence est d'être effectivement attentifs à ce que l'Esprit dit aujourd'hui aux Eglises et à nos congrégations. Et l'aujourd'hui de l'Esprit est généralement conforme à ce qu'il a dit hier. Il ne dit jamais : résignation, démission, concurrence, fuite en avant, et encore moins suicide. Il dit toujours : persévérance, courage, audace, espérance contre toute espérance.

F-33082 Bordeaux Cedex
145, rue Saint-Genès

Claude DAGENS
Professeur au Séminaire de Bordeaux, Doyen de la Faculté de Théologie de Toulouse

Sommaire. — De multiples mouvements contemporains sont le signe d'un véritable réveil spirituel. Ils se caractérisent par des traits communs : une affirmation de l'identité chrétienne à partir de la conversion, une forte exigence de vie communautaire et une personnalisation de l'autorité, un discernement qui porte sur la relation de l'homme à Dieu plutôt que sur le rapport entre le monde et l'Eglise. L'apparition de ces mouvements soulève d'importantes questions théologiques : quelle image de Dieu ? quel rapport à l'Eglise ? quel sens de l'Histoire ?